

CANADIAN THESES ON MICROFICHE

I.S.B.N.

THÈSES CANADIENNES SUR MICROFICHE



National Library of Canada
Collections Development Branch

Canadian Theses on
Microfiche Service

Ottawa, Canada
K1A 0N4

Bibliothèque nationale du Canada
Direction du développement des collections

Service des thèses canadiennes
sur microfiche

NOTICE

The quality of this microfiche is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us a poor photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this film is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30. Please read the authorization forms which accompany this thesis.

THIS DISSERTATION
HAS BEEN MICROFILMED
EXACTLY AS RECEIVED

AVIS

La qualité de cette microfiche dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de mauvaise qualité.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, examens publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de ce microfilm est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30. Veuillez prendre connaissance des formules d'autorisation qui accompagnent cette thèse.

LA THÈSE A ÉTÉ
MICROFILMÉE TELLE QUE
NOUS L'AVONS REÇUE

THÈSE DE CREATION

présentée par

Chantal Motard

Thèse présentée à l'École des études
supérieures de l'Université d'Ottawa
en vue de l'obtention de la maîtrise
en lettres françaises

Université d'Ottawa
Ottawa, Canada, 1982

REMERCIEMENTS

Je remercie Monsieur Eugène Roberto, le directeur de cette thèse, pour son aide précieuse. Il a su guider ma recherche avec compétence et efficacité. Je lui exprime donc ma plus sincère gratitude.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	I
RÉFLEXIONS.....	III
CONCLUSION.....	XXXVIII
BIBLIOGRAPHIE.....	XXXIX
POÈMES.....	1

INTRODUCTION

Cette thèse de création est composée de poèmes qui prennent racine dans mon passé le plus lointain et portent aussi les marques toutes récentes de mes dernières expériences. Ils sont précédés de réflexions qui, se situant à la convergence de différents niveaux de conscience, englobent une multiplicité de points de vue qui enrichissent chacun à leur façon, ma conception de l'écriture.

Les mots ont toujours exercé une fascination sur moi. Leur pouvoir démesuré m'effrayait et m'attirait en même temps. Devant une réalité qui, très tôt, me convenait mal, je résistais très peu au besoin de remplacer la chose par le mot. Comme ces enfants qui jouent à la guerre, il me suffisait d'écrire "Je te tue" pour croire avoir tué l'adversaire.

Au fil des années, ma relation avec l'écriture s'est transformée. Durant l'enfance, elle constituait un monde parallèle. A cette dimension s'ajouta plus tard celle de la communication. Alors que j'attendais de l'écriture qu'elle témoigne de ma présence au monde, elle me révéla brusquement que, jamais, je n'avais existé. Je m'étais contentée de morceler, de diviser et de museler: j'éliminais

ce qui me dérangeait. Croyant naïvement avoir tout compris et tout réglé, je ne m'étais pas rendu compte que la mort cernait de près tout ce qui m'entourait.

Les étapes qui suivirent furent douloureuses. Avant de me remettre au monde, il me fallait d'abord naître, transformer l'oeuvre de mort en textes vivants qui parlent de "l'espoir renaissant / à l'enfance écartée" (p. 40).

Je n'ai plus la patience ni la mesure des fillettes sages. Le temps me presse:

de dépasser les murs du silence
... de crailler
des naissances différentes
... de grandir
dans la tendresse consentie*

* Poèmes, Thèse, p. 63.

Lorsque j'ai commencé à écrire, cette activité correspondait à deux besoins essentiels. J'écrivais d'abord pour me confier, pour raconter au fil de la plume ce que personne n'avait le temps d'écouter. A la maison, nous étions trop nombreux à demander le droit de parole et la portée de ma voix d'enfant était aussi limitée que ma patience. Plutôt que de me taire, je m'exprimais par l'intermédiaire d'un crayon, étalant sur le papier tous les faits et gestes marquants de la journée.

J'écrivais aussi pour mieux saisir la réalité qui m'entourait. Je traçais le portrait de mes proches, les décrivais longuement et je m'efforçais de cerner précisément les traits qui me les rendaient remarquables, qui m'attiraient chez certains, que je trouvais détestables chez d'autres. Je notais aussi les commentaires que l'on passait à mon sujet et j'essayais d'établir des relations, de tirer des constantes pour découvrir ce que je représentais aux yeux des autres.

Je ne désirais pas de réplique. J'enfermais mes propos, mes analyses entre les couvertures de mes cahiers, refusant à quiconque le droit d'y jeter un coup d'oeil. Je n'écrivais pas d'histoires, trouvant plus de plaisir à lire

celles que l'on me proposait. Littéralement droguée, je dévorais livre après livre, ne me laissant que le répit d'une nuit pour digérer toutes les fées, les sorcières, les preux chevaliers et les royaumes magiques de la journée.

A l'école, j'assimilais toutes les matières rapidement; souvent insatisfaite, je demandais plus. Mes trop nombreuses questions agaçaient les professeurs; j'en posai moins et j'écrivis plus souvent. Je me rendais bien compte qu'il fallait agir, s'exprimer et travailler d'une certaine manière sinon, c'était l'exclusion. Cette gymnastique ne me dérangeait pas trop. Quand je jouais avec des amis; je pouvais me permettre des gestes, des écarts de langage qui ne passaient pas le seuil de la maison. De la même façon, ce que nous pouvions faire à la maison ne se faisait pas nécessairement à l'école. Ainsi, devant le professeur, il fallait parler d'un "chaudron", d'une "cuisine d'été" alors qu'à la maison, on disait: "apporte-moi le vaisseau qui est dans le tambour". Je ne comprenais pas les raisons qui justifiaient ces comportements mais je savais que la transgression entraînait une punition. Et puis, j'acceptais cette réponse qui revenait sur les lèvres des aînés: "Quand tu seras grande, tu comprendras".

Suffisamment nombreux à la maison pour vivre en autarcie, nous acceptions cependant quelques enfants qui nous paraissaient dignes de joindre notre clan; après avoir

été initiés, ils partageaient nos jeux, nos codes et tous nos rêves. Au collège, les systèmes composant les bandes d'amis ressemblaient à quelques variantes près à celui que nous avions érigé chez nous; je fis partie d'un groupe qui dura joyeusement jusqu'à la fin de cette période collégiale.

A l'université, les choses furent différentes. Je quittais un milieu au sein duquel j'avais évolué sans trop de contraintes et j'accédais, parfaite anonyme parmi des milliers d'autres étudiants, à l'école du "haut-savoir". Je côtoyais la future élite de notre société et je me sentais perdue. J'aurais voulu pouvoir continuer à me comporter comme avant mais je n'avais plus la sécurisante complicité du groupe d'amis. Les universitaires se prenaient au sérieux. Ils ne venaient pas, comme moi, de collèges mixtes et une gêne profonde existait entre eux. Les gestes de la majorité portaient l'empreinte d'une convention que j'acceptais mal. Je gardais une prudente distance et j'écrivais mes observations.

Vers la fin des années soixante, le contexte politique facilitait la contestation et l'engagement des étudiants. A travers le monde, le vent du libéralisme avait soufflé et les vieilles institutions en avaient été ébranlées. Au Québec, il paraissait normal d'épouser la cause des nationalistes et le marginal était celui qui

osaient afficher le rouge infernal ou le bleu céleste. La conscience, la pensée, l'idéologie indépendantistes avaient été élaborées par la génération qui nous précédait: les intellectuels des années 50. Ils avaient pris la plume pour analyser la situation, présenter leur thèse et la soutenir devant le peuple. Les étudiants se devaient maintenant de prendre la relève en agissant. Il y eut action... et répression. Après la crise d'octobre 70, désabusée, comme beaucoup, je décidai de quitter cette province qui refusait de grandir.

En Europe, je réappris le sens du mot Histoire. Tout ce que j'avais lu dans les manuels scolaires s'animait. La politique, la géographie, la sociologie et les langues entretenaient avec l'art des relations vivantes et significatives. Je reconstituais les événements historiques dans leur cadre réel. Pour mon plaisir, les reines, les rois et les princes réintégraient leurs châteaux; sur les parvis des églises, sur les places publiques, comédiens et jongleurs distrayaient les foules. Les œuvres d'art avaient des intentions bien différentes de celles que je leur avais prêtées dans mes "dissections scolaires". J'avais oublié qu'elles respiraient encore.

J'avais soif de connaître et j'étais heureuse de pouvoir lier facilement conversation. Certaines réactions m'étonnaient. Partout où j'allais, je sentais une volonté

de se souvenir du passé, de conserver intactes les traditions. Je venais d'un continent où presque tous les rêves individuels étaient réalisables, où l'ambition de chacun n'avait comme limite que celle que l'on se fixait. Les projets s'exécutaient rapidement, le système bureaucratique était efficace car "le temps, c'était de l'argent". Le passé ne résistait pas longtemps devant ces bâtisseurs d'avenir. Lors des travaux de construction de l'autoroute Est-Ouest à Montréal, des murs des fortifications de Ville-Marie furent découverts ... et démolis. Une telle attitude était impensable en France où chaque village honorait encore ses "vieilles pierres". Cependant, cette mémoire paralysait trop souvent les gens tournés vers le passé. J'entendais des hommes me raconter avec émotion les événements pénibles de la deuxième guerre mondiale; et les souvenirs de ces événements continuaient de faire souffrir leurs enfants et leurs petits-enfants. Sur ces jeunes épaules, l'Histoire pesait car on ne leur permettait pas d'oublier, encore moins de nier.

Je me sentais étrangère dans ce pays que mes ancêtres avaient quitté, aspirée par un passé qui ne m'appartenait pas. Je revins au Québec juste à temps pour participer à l'avènement du Parti Québécois au pouvoir. Pour des milliers de gens, le soir du 15 novembre 1976 constitue la concrétisation d'un rêve et le début d'un temps,

nouveau. Les militants laissèrent au nouveau gouvernement la tâche de mener la province à l'indépendance et songèrent à leur propre avenir.

Je quittai Montréal pour m'installer dans l'Ou-taouais québécois et je poursuivis mes études dans un milieu fort différent de celui que j'avais connu. Les étudiants avaient d'autres sujets d'intérêt et de discussion que les miens. La plupart d'entre eux n'avaient jamais travaillé ni voyagé; je ne ressentais pas le désir d'échanger, de communiquer, encore moins celui de créer des liens. Mon seul but était de terminer ce baccalauréat entrepris il y avait maintenant presque dix ans.

J'avais pratiqué différents modes d'écriture.

Tout ce qui pouvait désamorcer un système linguistique que je trouvais trop conventionnel avait mon appui presque inconditionnel. Même si je savais que:

Le texte réentre sous la dépendance du système. Son individualité est limitée, se comprend comme un effet du système lui-même (quoiqu'en pense, du dedans, l'auteur)¹

je jugeais ces tentatives essentielles parce qu'elles pro-

1. Charles Grivel, Production de l'intérêt romanesque, La Haye, Mouton, 1973, p. 19.

voquaient des réactions, obligeaient à réfléchir. Le débat qu'entraînaient les pratiques de certains écrivains amenait tous les autres à s'engager, à prendre position. En ce sens, je fus sensible à certains écarts dans l'utilisation du langage.

Au Québec, la querelle du joual polarisa écrivains, critiques, linguistes et professeurs et se rendit même sur la place publique. Pendant longtemps, on disputa fermement des avantages et des inconvénients de l'utilisation de cette "langue désossée"². Ce ne fut pas stérile: l'écriture cessait de se suffire à elle-même, de se prendre comme objet unique de sa recherche et acceptait enfin de rejoindre le réel. Elle puisait à même le vécu, le quotidien et le rendait aux lecteurs dans le langage de ce quotidien. "Vécrire", comme le dit François Galarneau qui n'accepte plus la dichotomie vivre-écrire, c'est:

un cahier dans lequel on
s'étale comme en tombant sur
la glace, dans lequel on se
roule comme sur du gazon
fraîchement planté".

-
2. Jean-Paul Desbiens, Les Insolences du frère Untel, Montréal, Editions de l'Homme, 1960, p. 24.
 3. Jacques Godbout, Salut Galarneau!, Paris, Editions du Seuil, 1967, p. 155.

D'autres écrivains pratiquèrent la déconstruction des mots, de la syntaxe. Ils utilisèrent des signes linguistiques dont le signifiant et le signifié étaient inconnus des lecteurs. Ce "gorrrougoum agour-gaktaft"⁴ de Claude Gauvreau s'écarte tant de l'utilisation normale du langage qu'il ne communique plus grand-chose.

Il y a un point critique de l'écart, une sorte de seuil d'intelligibilité, variable sans doute selon les lecteurs, mais auquel on peut statistiquement attribuer une valeur moyenne, au-delà duquel le poème cesse d'agir comme langage signifiant.

Même si cette tentative audacieuse ne devait jamais réussir à rejoindre la majorité des gens, elle fit réfléchir et réagir le milieu littéraire. Cet "exemple de la liberté et du refus des convenances"⁶ dérangeait suffisamment pour me plaire.

L'arrivée de Réjean Ducharme sur la scène littéraire québécoise illustre d'une façon différente cette

4. Claude Gauvreau, Œuvres créatrices complètes, Montréal, Editions Parti Pris, 1977, p. 1374.

5. Jean Cohen, Structures du langage poétique, Paris, Garnier-Flemmarion, 1966, p. 137.

6. Claude Gauvreau, Œuvres créatrices complètes, Montréal, Editions Parti Pris, Avertissement de Gérard Godin, (non paginé).

volonté de bouleverser les conventions. L'homme, dans une prudente retraite refuse de se prêter au jeu des sociétés littéraires et entre, par le fait même dans la légende tandis que l'écrivain ne se privait aucunement de jouer avec les mots: il les défait, les retourne, les refait, s'attaque au sens, le détruisant pour mieux en faire surgir d'autres, maniant l'équivoque, utilisant le calembour, reproduisant des clichés pour les remettre dans leur contexte original, les modifiant pour les faire découvrir autrement.

Cependant, si ces jeux m'amusaient, j'y voyais certains dangers: pour l'auteur, l'enlèvement dans une pratique vite devenue un tic, pour les lecteurs, un effet de plus en plus réduit devant la prévisibilité des résultats.

On pourrait prouver par mille exemples que les figures les plus hardies dans le principe cessent d'être regardées comme figures lorsqu'elles sont devenues communes et usuelles.

Même si Ducharme s'attaquait à certains stéréotypes culturels, sociaux et politiques, je considérerais ces tentatives, somme toute, assez timides. Les lieux communs des politiciens, des philosophes et des dirigeants sont partagés par la majorité des intellectuels; de gauche ou de droite, ils se font

7. Tzvetan Todorov, Littérature et signification, Paris, Larousse, 1967, p. 69

toujours les défenseurs du "prêt-à-porter, prêt à dire"⁸, alors qu'ils sont pourtant les premiers à dénoncer clichés et stéréotypes des locataires inférieurs de la pensée. Ces lieux communs de la pensée, fruits d'une

entente préexistant dans la sphère rationnelle sur une série d'axiomes qu'on pourrait qualifier d'anthropo-⁹logiques (une mère aime son fils...)

sont si profondément ancrés dans notre façon d'être qu'il est excessivement difficile de les en déloger. Ils restent imperceptibles, même si leur présence influence nos comportements.

Comme Fériée, moi aussi, je revendiquais:

la "vraie" liberté... le doigt à l'échobérance... au désode..., l'ode et le désode en "même" tant... Bon et pas-bon¹⁰ "mêlés", embrassés tête-bêche...

Il ne s'agissait pas de rejeter absolument tout ce qui était conventionnel, mais plutôt de choisir consciemment ce qui me convenait. La société juge selon des normes pré-établies et condamne des gestes et des comportements qui, s'ils étaient restés dans leur contexte, n'auraient même pas

-
8. Réjean Ducharme, Les fantômes, Montréal/Paris, Lacombe/Gallimard, 1976, p. 168.
9. Marc Angenot, Pré-supposés, topos, idéologèmes, Etudes françaises, vol. 13, nos 1-2, 1977, p. 21-22.
10. Réjean Ducharme, Les Fantômes, Montréal/Paris, Lacombe/Gallimard, 1976, p. 221-222.

mérité la peine qu'on s'y arrête. Riffaterre insiste sur l'importance de ne considérer que les stimuli d'un texte, en laissant de côté les jugements de valeur. Je demandais la même attitude au niveau des comportements humains: ne considérer que le contexte dans lequel ils se produisent. Et alors, les mots folie, aliénation ne veulent plus dire la même chose.

J'acceptais donc de passer par le code linguistique pour communiquer mais j'acceptais mal d'être "écrite", de subir la convention. Jusque-là, je n'avais cessé de me considérer comme un être pensant qui s'exprimait par le biais de l'écriture.—Mais celle-ci était devenue la manifestation de ma présence aux autres. Je dénonçais les stéréotypes sociaux, culturels, je défendais les minorités opprimées (les noirs, les asiatiques, les Indiens de la Baie James...). Je revendiquais pour tous le droit à la liberté. Et j'écrivais des articles pour transformer la société, pour contrer la réduction, le couloir étroit, l'enfermement. J'écrivais contre le banal, contre tous les gestes abrutissants dont nous avons si peu conscience et qui finissent par nous réduire à l'état de robots. J'écrivais pour présenter ma vision du monde. Je prenais le droit d'exprimer ma présence

au monde.

Et cela fut ainsi jusqu'au jour où ce monde à qui je m'adressais me tendit un miroir. J'eus beau le placer devant moi, il ne me donna rien à voir. Aucune image n'apparaissait. Pas même en bleu et blanc. J'avais pourtant ~~ma~~ carte du P.Q., ma carte d'étudiante, celles d'assurance sociale et d'assurance-maladie. J'étais née, j'en avais la preuve sur mon baptistaire!

J'allais oublier l'épisode du miroir en grève d'images quand de mes cahiers, tous les points d'interrogation que j'y avais cachés s'enfuirent pour venir valser autour de ma tête. Aux questions qui revenaient régulièrement ("Qui es-tu? D'où viens-tu? Que cherches-tu? Pourquoi vis-tu? Où vas-tu?...") s'ajoutèrent de nouvelles: "Pourquoi écris-tu? Qui parle dans ce discours que tu utilises? Es-tu certaine d'être incluse dans ce "nous" que tu pratiques? Oublies-tu que tu es une femme donc objet plutôt que sujet? Et tu as la prétention de t'exprimer au nom de tous? En fais-tu seulement partie?..."

J'arrêtai d'écrire, le temps de me rendre compte que je n'avais jamais réussi à "vécrire". J'avais écrit avec mon cerveau, comme un être asexué et je quittais mes cahiers pour redevenir femme. Je n'avais pas concilié les deux. Pourtant mon écriture s'abreuvait bien aux sources

du réel; simplement, ce n'était pas le mien. J'écrivais sur les autres et pour eux; sans m'inscrire dans mes mots avec mon corps et mon sexe. Et j'aurais eu beau vouloir m'inscrire totalement dans le texte que je produisais, j'en étais incapable. Le miroir avait raison: je ne savais pas qui j'étais. Ou plutôt oui, je le savais: j'étais une femme quand je vivais et quand j'écrivais, j'étais une tête. L'un excluait l'autre, l'un refusait d'exister avec l'autre.

Je ne comprenais plus. Pourquoi m'avait-on permis d'étudier, d'apprendre à lire et à écrire? Pourquoi m'avait-on laissé développer mes facultés intellectuelles comme n'importe quel enfant si c'était pour me voir acculée à cette fragmentation? Pourquoi étais-je limitée alors qu'on m'avait répété qu'il fallait ouvrir toutes les portes du savoir, qu'il fallait aiguïser sa curiosité, qu'il fallait aller plus loin que les réponses faciles et qu'il n'y avait à l'entendement que les limites qu'on se fixait soi-même? Qu'était-ce donc qui me déchirait ainsi? Je voulais rejoindre l'universel, communiquer avec tous les peuples de toutes les cultures mais je n'étais même pas présente dans cette quête. Je n'existais pas ici; encore moins ailleurs.

Le problème, j'en avais bien conscience, ne se situait pas au niveau naturel mais au niveau culturel. Le genre humain était défini à partir de l'homme, le mâle et la femme n'avait pas d'essence propre. Si naturellement,

la femme procréait, l'homme, lui, se réservait le rôle de créateur, tel un dieu. Selon la nature, la femme seule, donnait naissance mais selon l'histoire, la première femme Eve, fut créée à partir d'une côte d'Adam, un homme. Dans notre société, la femme n'avait même pas de nom propre. Elle portait celui de son père et l'échangeait ensuite contre celui de son mari si elle se mariait ou celui d'un saint ou d'une sainte si elle préférait le mariage avec Dieu. Mais si elle décidait de vivre célibataire, c'est-à-dire sans dépendre de qui que ce soit, la société la considérait comme une marginale. Dans C'était avant la guerre à l'Anse à Gilles, tante Mina, dans son langage coloré, résume bien la vie des "vieilles filles":

J'vois pas pantoute l'intérêt qui y a à pas s'marier. Arrange ça comme tu voudras, le mot l'dit: on resse vieille fille: on se r'trouve pas d'mari pis on s'sent pas appelée par Dieu. Tu viendras pas m'faire accrêre qu'on choisit d'être rien, pis à personne: ni à Dieu, ni à homme? Voyons donc Marianna: monter en graine, c'pas un bute, ça, dans vie!

Bien sûr, les choses ont changé depuis 1936, mais pas tout à fait dans le sens que l'on prévoyait. Si la notion de famille a éclaté, à notre époque, celle du couple existe

11. Marie Laberge, C'était avant la guerre à l'Anse à Gilles, Montréal, VLB, 1931, p. 36.

toujours, même si sa longévité est réduite: les divorcés se remarient. La situation d'une femme seule est encore mal vue.

Il m'était de plus en plus difficile d'employer le mot "homme" pour parler du genre humain. Mais le mot "femme", tel que défini dans le dictionnaire, ne me satisfaisait pas du tout. Dans le Petit Robert, par exemple, on lisait:

1. Être humain du sexe qui conçoit et met au monde les enfants (sexe féminin); femelle de l'espèce humaine (à femelle: "animal du sexe qui reproduit l'espèce"...) 1° Tout être humain femelle (et adulte, dans le lang. cour.). (V. fem. Nane).¹²

Suivaient des exemples d'auteurs célèbres illustrant le mot. Malraux écrivait: "Une femme est aussi un être humain". Beaumarchais: "O femme! femme! femme! créature faible et décevante!" Hugo: "Souvent femme varie, Bien fol est qui s'y fie"...¹³ Voilà donc ce que j'étais: un animal de reproduction.

Dans le même dictionnaire, la définition d'"homme"

12. Petit Robert, Paris, Société du Nouveau Littré, 1977, p. 763.

13. Idem.

sonnait bien autrement:

11.A. Etre humain mâle. V. garçon, mâle, masculin; andro-, vir-. Caractères physiologiques, sexuels de l'homme. V. Génital, sexe. Les hommes, considérés comme le sexe fort. Spécialt. L'homme considéré comme possédant les qualités de courage, de hardiesse, de droiture propres à son sexe.

Suivaient les expressions:

homme fort... bel homme... homme à la mode... Brave homme... Saint homme... Galant homme. Honnête homme. Grand homme. Homme qui¹⁴ refuse la liberté aux femmes...

La femme avait donc besoin du consentement de l'homme pour vivre librement! J'étais bien loin de cet être humain que je croyais être.

Passé le seuil de la révolte devant cette réduction, je voulus comprendre comment et pourquoi s'était installé entre les hommes et les femmes ce rapport de force. M'y poussait aussi ce que j'observais autour de moi: d'un côté, des femmes qui luttèrent pour la liberté, qui tentaient

14. Idem, p. 935.

de sortir de l'enfermement, de l'autre, des hommes enfermés eux aussi et fatigués de leur pouvoir. De partout, des groupes féministes revendiquaient l'égalité; des femmes et des hommes demandaient des changements. Ces dernières années, il s'est tant écrit sur la femme qu'il paraît impossible que quelqu'un n'en ait encore rien lu. Le féminisme se vend bien. La plupart des maisons d'éditions ont créé des collections "Femme". Les revues féminines, radicales ou modérées, savantes ou populaires, prolifèrent. Alors qu'elle s'adressait auparavant presque exclusivement aux hommes, la littérature érotique tente de plus en plus de se créer une clientèle féminine. Sur le marché économique, la femme est un produit très en demande. Cette situation comporte des désavantages. Par exemple, l'écrivaine qui ne traite pas de sujet féministe, qui ne livre pas son témoignage de femme, se fait récupérer de toutes façons. Lors d'une table ronde organisée en novembre 1979 dans le cadre du Salon du Livre de Montréal sur le thème L'écriture des femmes, un ghetto? Claudette Charbonneau-Tissot s'insurgeait contre toute récupération idéologique, même féministe:

Les femmes qui veulent écrire de la fiction... sont exclues autant des maisons d'édition d'hommes que de femmes. D'un côté parce qu'on ne reconnaît pas leur imaginaire, de l'autre parce que leurs textes ne sont pas des textes à thèse. Et même si les maisons d'édition de

femmes annonçaient qu'elles ne publiaient que des textes de fiction, sans aucun message idéologique, les lecteurs apposeraient quand même une étiquette sur mes livres du fait qu'ils seraient publiés au sein de ce regroupement particulier... Moi, j'appelle ça une part de récupération de l'imaginaire des femmes par les femmes au service d'une cause. Et je refuse catégoriquement ce piège.

Mais les avantages sont importants. Les femmes s'expriment de plus en plus. Elles se racontent, se renseignent, s'ouvrent des voies nouvelles. Le "ghetto" évite la perte de temps: plus besoin de connaître le nom de l'autrice et le titre exact pour entrer dans une librairie. On n'a qu'à se diriger vers la section, la tablette ou le coin réservés aux femmes: tous les écrits féminins y sont rassemblés. J'y ai passé beaucoup de temps à essayer de trouver les réponses aux innombrables questions que je me posais et qui s'organisaient ainsi: si la femme objet était reconnue, la femme-sujet n'était pas encore nommée. Il fallait donc définir cette femme et cette définition devait émerger de la parole des femmes. Mais cela comportait une grande

15. Julie Stanton, L'écriture des femmes, un ghetto?
Gazette des Femmes, vol. 2, n° 7, fév. 1981, p. 7.

difficulté; pour s'exprimer, les femmes devaient utiliser un code linguistique qui ne rendait pas compte de leur réalité. Qu'y pouvaient-elles? Qu'avaient-elles tenté jusqu'à présent? Ces pratiques étaient-elles efficaces? Voilà donc les principaux problèmes que je me posais et qu'il me fallait éclaircir quelque peu pour continuer à écrire avec efficacité et plaisir.

D'être humain, j'étais devenue femme et du même coup, j'étais entrée dans mon inexistance au monde. Absente de l'Histoire, celle qui résume les histoires de tous les hommes, je n'avais pas d'avenir. J'appartenais à la petite histoire, celle qui s'écrit en marge, celle qui ne rend compte que de l'anecdotique, jamais de l'Universel. Mon sexe n'était pas spécifique et je ne possédais pas de nom propre. J'étais l'objet d'un discours qui me niait comme sujet. Ma parole était reconnue comme babillage...

Et cependant, je continue d'écrire. Ce moyen, même s'il est limité, me permettra bien d'arriver à me définir, à m'ériger en sujet. Je refuse d'attendre que d'autres me nomment.

Il faut que (la femme) s'écrive
parce que c'est l'invention d'une
écriture neuve, insurgée qui,

dans le moment venu de sa libération, lui permettre d'effectuer les ruptures et les transformations indispensables dans son histoire, d'abord à deux niveaux inséparables:

- a) individuellement: en s'écrivant, la femme fera retour à ce corps qu'on lui a plus que confisqué...
- A censurer le corps on censure du même coup le souffle, la parole...
- b) acte aussi qui marquera son entrée fracassante dans l'Histoire qui s'est toujours constituée sur son refoulement.¹⁶

Cesser d'écrire, c'est refuser la possibilité de reconnaissance de soi à soi-même, de soi aux autres. C'est nier la possibilité de changement. C'est abdiquer devant l'effort. C'est se constituer perdue avant même d'avoir tenté quoi que ce soit. Cette mort-là ne me convient pas.

Mais pendant quelque temps, j'avoue avoir éprouvé des difficultés devant des discours théoriques qui scindaient radicalement l'écriture en féminin et masculin. Le féminin appartenait aux femmes de par leur nature; seules donc, les femmes écrivaient comme des femmes et cela, parce qu'elles étaient femmes. Et Proust, et Genet et Yves Navarre qui

16. Hélène Cixous, Le Rire de la méduse, revue L'Arc, no 61, 1975, p. 43.

reconnaît en lui la présence d'un couple formé d'un homme et d'une femme? Et Claire Martin, dont on a dit qu'elle écrivait comme un homme? Et Xavier Gauthier qui conclut:

De toute façon, je pense que les écrivains-hommes, pour écrire, il faut qu'ils soient des femmes aussi.

Je faisais de l'écriture, une question de culture. Le modèle d'écriture que je connaissais, qui est reconnu par toutes les autorités, est un modèle masculin. Tous, hommes et femmes s'y sont conformés. Les femmes l'utilisaient comme les hommes, en intériorisant le modèle, en se substituant à l'autre sexe. Car il n'y avait pas de place pour leur corps dans ce discours. A distance de leur corps, elles pouvaient écrire. Et elles écrivaient. En reproduisant les mêmes stéréotypes, les mêmes clichés culturels et sociaux que les hommes. En prenant bien garde de peindre chez les personnages les vrais comportements des hommes et des femmes; de mettre en scène des hommes forts, virils, des femmes douces, obéissantes et maternelles. En faisant discuter les hommes et jaser les femmes. En évitant tout à fait d'utiliser certains registres du langage (sacres, jurons, farces à double sens...) pour les personnages fémi-

17. Marguerite Duras et Xavier Gauthier, Les Parleuses, Paris, Editions de Minuit, 1974, p. 51.

nins. En pratiquant les règles d'accord (le masculin l'emporte sur tous les féminins).

Je ne voulais pas de cette pratique où seule, ma tête serait intervenue pour prolonger l'absence des femmes. Il me fallait donc tenter la pratique de l'écriture féminine. J'ai lu beaucoup, des femmes surtout: Luce Irigaray, Annie Leclerc, Louky Bersianik, Hélène Cixous, Madeleine Gagnon, Marguerite Duras, Suzanne Lamy, Nicole Brassard, Madeleine Duelllette-Michalska. Toutes ces femmes parlaient de l'urgence d'écrire, de sortir de soi-même, de vider les fonds de tiroir, d'oser porter son manuscrit, de publier sa parole neuve, féminine... Mais, nulle part, je ne pouvais cerner précisément la nature de cette nouvelle écriture. Et sans modèle, comment pouvais-je être certaine d'écrire comme une femme?

Finalement, j'ai compris: l'écriture féminine n'existe pas. Elle est à faire! Au terme de son essai, Madeleine Duelllette-Michalska écrit:

Les plus belles histoires commencent souvent à partir de rien. Je pourrai donc écrire la première page de mon livre.¹⁸

18. Madeleine Duelllette-Michalska, L'Echappée des discours de l'oeil, Montréal, Nouvelle Optique, 1981, p. 315.

Impossible encore d'en donner une définition exacte; elle est pratiquée de multiples façons, elle s'élanche dans toutes les directions. Officiellement, elle est encore dans la marge, mais cette marge grandit à vue d'oeil. Elle émerge du corps, de l'intérieur du corps et favorise le toucher plutôt que le regard. Dans ses écrits, Louky Bersianik fait mention d'une écriture tactile, de l'intervention du toucher dans le geste de l'écriture, dans l'acte d'écrire. L'écriture fuit les définitions nettes, les concepts et préfère la fluidité, la multiplicité. Il ne faut pas y chercher d'unité, ni d'endroit ou d'envers. Elle joue avec les mots, elle se joue des mots, elle n'hésite pas à nommer pour la première fois.

Je ne cherche plus la définition d'un discours spécifiquement féminin. Je ne me pose plus la question à savoir si j'écris réellement comme une femme. Je me contente d'écrire. Cette pratique s'alimente à mon vécu; elle provient de mon corps, de mon sexe et de mon cerveau. Je ne veux rien laisser de moi à l'écart de mes textes; tout cela devient matière à condition que je laisse à tout cela la place et la liberté de s'exprimer. Je ne veux pas non plus m'isoler, pratiquer cette écriture en solitaire, non plus que travailler en vase clos avec d'autres absentes au monde. Ce serait par le fait même, nier ma propre différence en refusant le rapport qu'elle entretient avec les autres, hommes et femmes. Je n'oublie pas le sort de toute une

société amenée, elle aussi, à se redéfinir en fonction de cette nouvelle femme, à l'existence propre, qui émerge.

J'aurais pu écrire des textes féministes engagés, radicaux, des articles parfumés à l'odeur de la révolution. J'aurais pu me servir des mots comme d'autant de balles pour mitrailler le bastion du pouvoir, pour y détruire quelques monuments. Mais le radicalisme entraîne la polarisation; hommes et femmes se livreraient alors une guerre sans merci, les uns pour conserver le pouvoir, les autres pour le ravir et l'exercer à leur tour. Cette solution ne me dit rien qui vaille. Que faire d'un pouvoir si son exercice mène à la haine et à la solitude? Et puis, je ne savais pas encore qui j'étais; il me fallait d'abord le découvrir avant de risquer la noyade dans un "nous" collectif qui m'ouvrait les bras "naturellement".

Au texte collectif qui nie au sujet la liberté de s'exprimer, je préfère la forme poétique qui la lui laisse. La poésie me permet d'abord de me nommer moi-même, de prendre la parole en mon propre nom, et de m'engager. La poésie est création. Lieu de convergences par excellence de tous les sentiments qui m'animent, elle explose dans tous les sens, elle englobe les pluralités de mon être. Son discours me tisse, rassemblant tous les fragments qui me dispersent. Il réconcilie ce qui, logiquement, paraît irréconciliable. Et la vie et la mort, l'amour et la haine,

le réel et l'imaginaire se mêlent si étroitement qu'ils cessent de paraître contradictoires.

Ma poésie n'admet que la parole nécessaire. Là où l'écrivain utiliserait des pages, quelques mots lui suffisent. Les faits précis, les circonstances particulières n'ont d'intérêt que dans la mesure où ils transcendent la banalité, où ils rejoignent ce qu'il y a d'humain chez les hommes et les femmes. En ce sens cette poésie s'adresse à tous les êtres humains quelles que soient les expériences qu'ils aient vécues et son discours se fait grinçant ou chant harmonieux selon son message. Parole vraie, nécessaire et essentielle, ma poésie entretient avec les mots des relations inconnues des autres genres littéraires. Déplacés, réorganisés, ces mots deviennent matière vivante, grouillante de sens multiples. Et puisque la poésie est création, elle se fait accueillante lorsque je lui présente mes mots tout neufs, ceux dont j'avais besoin pour décrire des réalités innommées. Et c'est ainsi que je nommai cette femme qui détestait les hommes: la misandre existe, elle aussi.

L'écriture poétique est émaillée de découvertes spontanées, d'ouvertures difficilement pratiquées dans le domaine rigide de la convention linguistique. Véritable mode de vie, elle est sollicitation de tous les instants,

refusant le travail à heures fixes, ignorant les jours de congé. Pareille à ces manèges de foire, elle me réserve des moments de délire joyeux, et de peur totale. Mais elle se bute quelquefois, tel un enfant gâté, et les mots refusent de me montrer le chemin: alors le texte, ne trouvant pas sa fin, meurt d'inanition.

La poésie me fait adopter la position dynamique du funambule: l'arrêt risque d'entraîner la chute mortelle. J'ai quelquefois succombé au piège et je me suis laissé enfermer dans les mots. Fuyant une réalité qui me dérangeait, j'ai désiré vivre les "histoires" que j'avais tissées de tout mon être. Et les mots érigeaient un mur entre cette réalité et moi. Fatiguée devant tant d'absurdité, j'ai fait alors de l'écriture mon acte de suicide au monde. Ces absences ne durèrent jamais longtemps puisqu'à son tour, la poésie me remettait au monde, brisant le miroir qui m'avait rendue prisonnière de mon reflet.

Les poèmes qui suivent ont été rédigés durant les trois dernières années; la moitié d'entre eux ont été écrits cette année. Auparavant, le jeu formel prédominait sur le contenu. Voilà pourquoi, dans les textes les plus anciens que je présente (pages 3, 5, 29, ...) je m'amuse encore

à disperser les mots sur la page. Le jeu m'intéresse de moins en moins et je ne tiens plus à distraire le lecteur. Cependant, la forme demeure importante dans la mesure où elle amplifie, accentue les effets du contenu sans pour autant déséquilibrer le poème.

L'ensemble de ces poèmes, somme de toutes mes expériences, aiguise la perception que j'ai de mon existence et me montre plus clairement les voies de l'avenir. Devant cet ensemble, je constate que les poèmes s'organisent autour de trois mouvements: l'impuissance, la révolte et l'espoir d'une nouvelle forme de vie. J'emploie le terme mouvement plutôt que division ou catégorie car il s'agit de force dynamique. Les poèmes se présentent comme des fragments, les uns posés à côté des autres, prêts à s'associer à certains, prêts à s'en détacher pour se rapprocher de d'autres. Ils ne sont jamais figés dans une position définitive. Ainsi, un nouveau texte bouleversera l'ordre temporaire dans lequel tous les précédents s'étaient placés. Un poème peut porter en lui la trace de deux mouvements: ainsi "Entre toi et toi" (p. 10) commence sur un ton d'espoir et se termine dans l'impuissance à cause de "tout un pays de mots / qui crient plus fort que nous" (p. 10). Ces mouvements épousent la forme de la spirale; ils ne retournent jamais au point initial, ils ne repassent jamais au même endroit et ce, même s'il y a régression: dans le

texte "Dans un ciel bleu à l'infini" (p. 12), le temps dévoré défait toutes choses.

L'impuissance provient d'abord de l'impossibilité de vivre le temps d'une façon originale, personnelle. Le temps réel, celui qui s'inscrit jour après nuit, semaine après semaine, celui qui apporte rides et cheveux blancs et mène inéluctablement à la mort, celui-là, à partir du moment où je l'accepte, ne constitue pas un obstacle. Ne pas vouloir en tenir compte conduit à l'image de cet "enfant, l'air infiniment vieux" (p. 1) qui n'a pas évolué; la vieillesse le rattrape avant même qu'il ait pris conscience de son existence, tout absorbé qu'il était dans la répétition du même geste insignifiant.

Je ne suis que de passage sur cette terre et je n'ai pas la prétention de rechercher l'éternité. Mais ce laps de temps qui est mien, même si je n'en connais pas l'exacte durée, je tiens à l'employer au maximum. Je ne peux cependant le vivre seule; j'entretiens donc avec les autres des relations de toutes sortes et ceci, à l'intérieur d'une société organisée, hiérarchisée, une société qui, pour fonctionner efficacement, doit établir des règles, des codes et des lois et veiller à les faire respecter. Sans code de la route, il serait dangereux de circuler sur les routes. A peu près tout le monde sait que l'horaire des

établissements bancaires est différent de celui des marchés d'alimentation, qu'on ne peut pas aller au cinéma à quatre heures du matin, qu'il y a des heures où il est interdit de consommer de l'alcool au restaurant. Et l'Etat se charge de punir les contrevenants en les enfermant; elle les condamne à passer le temps derrière des murs.

Sans être en prison, j'ai moi aussi l'impression d'être condamnée par les autres à ne pas pouvoir vivre mon temps comme je le désire. Par besoin de sécurité "ces têtes anonymes crinquées pour la vie" (p. 3) accomplissent aux mêmes heures les mêmes jours, les mêmes gestes routiniers; même les gestes d'amour qu'ils ne laissent s'exprimer qu'à certaines heures et "la routine s'agrippe aux corps / de jour en jour plus étrangers" (p. 20). Toutes ces activités convenables à certaines heures et scandaleuses à d'autres me dérangent.

Je me découvre impuissante aussi devant ce respect des choses passées, ces images qui paralysent toute possibilité de changement (p. 9), ces "souvenirs qui pourrissent entre les dents" (p. 13), ce culte d'un passé qui envahit le présent et pèse trop lourdement sur l'avenir ne s'ouvrant que sur des "lendemain passés" (p. 15). Voilà pourquoi, dans ce premier mouvement, si peu de verbes se conjuguent au futur. Lorsqu'il paraît, il y a non-coïncidence:

"je n'aurai qu'après" (p. 13) le message que j'attendais; disparition du "je" (p. 14), et "les mots se mettent à mentir" (p. 16) devant ce futur qui indique la fin d'une histoire. Le futur exprime aussi la démission pure et simple devant ce "temps qu'on n'écrira jamais" (p. 22).

L'espace, comme le temps, est soumis à certaines contraintes sociales qui entravent ma liberté. "Les amours traînent les rues" (p. 13) et mon "corps écarté" trébuche "dans les vitrines sales" (p. 7). Nulle part ailleurs je ne peux m'inscrire (p. 10) dans cette ville, cette société qui rejette mes tentatives de transformation. Même la nature se fait froide et grise (p. 3). Les matins sont lugubres (p. 7) ou crus (p. 5). Les nuits sont blanches (p. 6), "Les soleils se fanent" et "les rivières meurent dans des bras inconnus" (p. 21). On m'enferme "dans ce tambour vitrine" (p. 22) dont j'arrive à me libérer de plus en plus difficilement et les naissances deviennent difficiles (p. 10). L'attrait de la mort s'exerce "après tant de patientes et d'usures" (p. 3) et tout mon être écorché est tendu vers elle (p. 4).

Les poèmes de l'impuissance présentent peu d'images éclatantes ou colorées: le ton y est terne, gris ou noir. Si le soleil brille dans un ciel bleu, il ne tarde pas à se défaire "fracturé bleu" (p. 12) et "l'arc-

en-ciel sombre devant trop de gestes anémiques" (p. 20).

- L'ironie est absente de même que les jeux sur les mots. Le vocabulaire, plus abstrait que dans les autres mouvements, est limité, impuissant à nommer certaines réalités. Les répétitions accentuent le sentiment de paralysie; ainsi dans le poème "tu voudrais que je sois" (p. 9) le "je" devient un objet enfermé à l'intérieur de chaque strophe.

Les mots sont traîtres: ils s'immobilisent dans un présent artificiel (p. 16); ils mentent (p. 20) ou déguisent la réalité (p. 15). Ils dévorent le temps à coups d'insignifiances (p. 12). Même avertis, nous ne pouvons pas grand-chose devant tout ce "pays de mots/qui crient plus fort que nous" (p. 10).

Malgré le pessimisme de ce premier mouvement, l'espoir est permis même s'il est faible puisque je ne suis pas seule à chercher et que d'autres acceptent de partir à la recherche de ce "printemps libéré / d'une vie à deux temps" (p. 22).

L'impuissance a engendré la révolte du deuxième mouvement. Cette révolte s'exprime d'abord par une fuite hors de cette réalité insupportable. "J'ouvre mon corps sur le silence" (p. 29). Je décide de jouer "pour encore mieux me perdre" (p. 30) puisqu'au fond rien n'a vraiment d'importance (p. 31). Le soleil lui-même est nié puisque "j'ai appris à me passer" (p. 26) de lui.

Mais cette réaction ne me satisfait pas. Si elle a l'avantage de me situer à distance de la réalité, elle n'a aucun pouvoir réel sur ce qui, concrètement, me dérange. Et il n'est guère possible de nier continuellement. C'est le sens du poème "On ne tue pas le temps" (p. 34) qui constitue le point de départ de ce deuxième mouvement.

Par la suite, les textes se colorent du rouge de la révolte et de l'agressivité pour dénoncer les attitudes passives des femmes et des hommes. Il y a dénonciation de l'espace clos, de l'enfermement des femmes (pages 41, 42, 43, 44, ...) par les hommes (p. 35). La volonté de voir tomber les murs des prisons de toutes sortes s'exprime violemment. Il faut que sautent les barreaux des cages, même dorées; que les vitrines derrière lesquelles les femmes sont conservées comme des poupées éclatent (p. 41); que s'ouvrent les boîtes grises dans lesquelles on enferme les folles (p. 44); que se brisent toutes ces chaînes qui retiennent prisonniers les femmes et les hommes (p. 41). L'espace doit s'élargir pour qu'il soit enfin possible de "respirer à d'autres étages / et passer ses nuits au soleil" (p. 55).

Le "je" ne se contente pas de dénoncer. Il affirme sa volonté d'agir, de parler autrement (p. 39) en utilisant l'ironie (pages, 46, 47) de décrocher (p. 48) et d'aller vivre ailleurs (p. 54). Ce "je" attentif à toutes les

tentatives de libération, appuie la révolte de toutes celles qui veulent quitter les "limbes" (p. 45) même si cette libération se fait dans la violence.

Cette violence, je l'utilise pour dénoncer un langage de domination, une parole qui réduit trop souvent la femme à l'état de pantin (p. 41), cette femme silencieuse qui, à force de se taire, finit par se croire muette (p. 44). Et ce n'est pas au futur, mais bien au présent que j'affirme utiliser une parole différente (p. 39). Pourtant cet autre langage ne voit pas encore le jour dans ce deuxième mouvement, car "justement rien n'a changé" (p. 55) hormis l'expression de ce désir de changement.

Ce n'est qu'après ce débordement verbal qu'il sera possible d'accéder à une nouvelle forme de vie. Dans ce troisième mouvement, le temps de l'immobilité est révolu depuis que j'ai pris la décision de partir "à la recherche de ce corps / que j'ai laissé tomber / un soir / au fond de ma gorge brûlante des mots / que je n'ose pas vivre" (p. 57). L'avenir s'envisage enfin de façon positive. Mais il fallait pour cela délivrer les mots "de leur existence blanche" (p. 65). Je ne subis plus comme avant les contraintes du temps qui accepte de se laisser aller à quelques "défaillances" (p. 56). "Je dévergonde l'heure et les minutes bambochent dans d'autres positions" (p. 69). "L'heure (quitte) le cadran de nos vies" (p. 76). "S'éjacule

un temps nouveau" (p. 66). Les verbes au futur affirment le même espoir. La peur sera vaincue et ses traces seront brûlées (p. 59).

Le combat avec les mots n'est pas facile: je les malmène, les crève; je fais éclater tous leurs sens. J'en tue quelques-uns et j'en invente d'autres qui me définiront enfin (p. 63) et qui rendront possible l'amour (p. 72). En ce sens, le poème "Pas autrement dit" (p. 64), constitue un manifeste dans lequel s'exprime le désir d'expulser "tous les objets / les attributs / les circonstances de dépendance" et de verbaliser "à mon tour / créant chaque fois le mot pour la réalité innommée" (p. 64). Et le futur cède la place au subjonctif qui exprime différents désirs: "que personne (ne) soit effarouché" "quand mes mots aux poings interrogatifs / appelleront les gestes" (p. 62). Et si je me bâtis une langue vivante, c'est pour faire de ma poésie "les yeux de mes actes" (p. 64).

La maîtrise relative du temps amène certaines transformations de l'espace. Le contact avec la nature s'intensifie. L'association totale des éléments naturels est souhaitée (p. 79) car, de cette association, surgira la réconciliation du corps et de l'esprit, tous deux finalement affranchis (p. 68). Des lieux qui paraissaient hostiles à la présence du "je" se font plus accueillants (p. 58).

Les "soleils assassinés" (p. 75) ressuscitent et multiplient les "naissances parfumées" (p. 66). Et l'amour me permet de refaire l'univers (p. 74). Les "murs du silence" sont franchis et "le chant de l'oiseau vivre ailleurs que dans la gorge d'un chat" (p. 63).

Dans ce mouvement, les mots inutiles ont été rejetés, niés ou tués. D'autres sont apparus "maladroits / trébuchants", "comme les pas du fou de bassan" prêts à s'imprimer sur / des milliers de voiles (p. 78). La frontière entre le dire et le geste tend enfin à s'amenuiser et l'écriture, d'activité cérébrale qu'elle était revêt plus volontiers l'enveloppe charnelle; elle s'inspire directement de toutes les dimensions de mon être, elle cherche sa réconciliation plutôt que son éclatement.

CONCLUSION

Ma poésie témoigne de mes pensées, de mes émotions et de mes actes. Elle quête l'impossible, se nourrit d'impuissances et tire son énergie sans cesse renouvelée de l'espoir qui l'anime. Car malgré ses profonds découragements, elle est espoir démesuré.

Tel un tourbillon qui attire, bouleverse et transforme toutes choses sur son passage, elle avance dans le temps et l'espace fuyant les lignes droites, dédaignant les haltes. Elle est écriture-miroir dans la mesure où elle rassemble les fragments les plus éclatés, les moins réconciliables de mon être qu'elle présente aux autres dans une unité fragile et temporaire. A l'expression idéologique d'une problématique individuelle qui n'est plus uniquement le produit de mon intellect, s'est ajoutée celle de la spécificité organique de mon individualité. La coexistence de ces dimensions différentes me permet d'adhérer totalement au texte. Et j'écris maintenant en voyante qui fixe au-delà des apparences, un monde meilleur, un ailleurs possible.

BIBLIOGRAPHIE

Bersianik, Louky, L'Euquélienne, roman triptyque, Montréal, La Presse, 1976, 399 p.

Bersianik, Louky, Maternative, Montréal, VLB éditeur, 1980, 163 p.

Bersianik, Louky, Le Pique-Nique sur l'Acropole, Montréal, VLB éditeur, 1979, 238 p.

Brossard, Nicole, L'Amèr: ou, Le chapitre effrité Montréal, Quinze, 1977, 99 p.

Cixous, Hélène, Gagnon, Madeleine, Leclerc, Annie La Venue à l'écriture, Paris, Union générale d'éditions, 1977, 151 p.

Cohen, Jean, Structure du langage poétique, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, 237 p.

Desbiens, Jean-Paul, Les Insolences du frère Untel, Montréal, Editions de l'Homme, 1960, 158 p.

Dictionnaire Le Petit Robert I, Paris, Société du Nouveau Littre, 1977, 2173 p.

Ducharme, Réjean, Les Enfants dmes, Montréal/Paris, Lacombe/Gallimard, 1976, 306 p.

Ducharme, Réjean, L'Hiver de force, Paris, Gallimars, 1973, 282 p.

Ducharme Réjean, L'Avalés des avalés, Paris, Gallimard, 1967, 285 p.

Gauvreau, Claude, Oeuvres créatrices complètes, Montréal, Editions Parti Pris, 1977, 1503 p.

Godbout, Jacques, Salut Galarneau!, Paris, Editions du Seuil, 1967, 155 p.

Grivel, Charles, Production de l'intérêt romanesque, La Haye, Mouton, 1973, 430 p.

Irigaray, Luce, Ce sexe qui n'en est pas un, Paris, Les Editions de Minuit, 1977, 221 p.

Laberge, Marie, C'était avant la guerre à l'Anse à Gilles, Montréal, VLB, 1981, 119 p.

Lamy, Suzanne, d'elles, Montréal, L'Hexagone, 1979, 111 p.

Miron, Gaston, L'homme rapaillé, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1970, 171 p.

Nin Anais, Le Roman de l'avenir, Paris, Editions Stock, 1973, 315 p.

Ouellette-Michalska, Madeleine, L'Echappée des discours de l'oeil, Montréal, Editions Nouvelle Optique, 1971, 330 p.

Riffaterre, Michael, Essais de stylistique structurale, Paris, Flammarion, 1971, 365 p.

Todorov, Tzvetan, Littérature et signification, Paris, Larousse, 1967, 113 p.

Yaguello, Marina, Les mots et les femmes: essai d'approche socio-linguistique de la condition féminine, Paris, Payot, 1976, 202 p.

REVUES

Angenot, Marc, Présupposés, topos, idéologèmes, Etudes françaises, vol. 13, nos 1-2, 1977.

Forrester, Viviane, Féminin pluriel, Tel Quel, Paris, no 74, 1977.

Houde Christiane, Essai critique au féminin, La Nouvelle Barre du Jour, Montréal, no 74, 1979.

Houdabine, Anne-Marie, Les femmes et la langue, Tel Quel, Paris, no 74, 1977.

Rencontre québécoise internationale des écrivains,
La femme et l'écriture, Liberté, Montréal, vol. 10, nos 4-5,
juillet-octobre 1975.

Stanton, Julie, L'Écriture des femmes, un ghetto?,
La Gazette des Femmes, vol. 2, no 7, février 1981.

Cixous, Hélène, Le Rire de la méduse, revue L'Arc,
no 61, 1975.

POÈMES

1

Assis sur un banc du parc
un enfant l'air infiniment vieux
tente sans jamais réussir
de ficher d'un seul coup sur sa tige
la boule d'un bilboquet
et le temps se rit de lui

Pour avoir paressé si longtemps
dans le noir
et mes yeux et mes mains
ont perdu souvenance
d'un soleil vivant
c'est la pluie sur le coeur
des lendemains mouillés
et le froid et le gris
me fixent et me traversent
jusqu'à l'indécence.

Une ombre s'est lovée
à la brunante
opalescente et vagabonde
dans le brouillard lent
la carcasse est cassée
après tant de patiences et d'usures
rondeurs pudiques enveloppes
de trésors éphémères
desséchées à jamais
puis
l'errance tragique
hors la lumière
hors la vie
en attente d'un départ éternel
cette nuit
le mort a passé les eaux du silence

Dans les bruines de matin cru

vive
écorchée
inévitablement
de brûlures d'hiver en démence
tendue vers l'insupportable absence
dans l'espace désertique
où tu m'attends
spectre

Briques jaunes	porte de fer
espace enfumé	des soupirs qui étouffent
corps arrondis	sur un crayon qui court
musique prétexte	râles édifiants
ondulations rythmées	ricanements scandés
épaules molles	seins gonflés
hanches larges	qui avancent

ce soir-là

 dans l'ennui d'un silence
 un regard s'est fixé
 ricochet sur un mur
 au détour d'une bouche

y vas-tu?

n'y vais point

à corps tendus prêts à se rompre sur le geste posé

 je demande

 l'immobilité

Les yeux glacés noirs
de sang-froid
le temps se tue
à l'aube de mes nuits blanches
et le corps aussi
de désir égaré
s'absente

Je suis l'infirmier
béquille des chambranlants
l'aveugle
miroir des éborgnés

je bégaie mes rêves tapissés de lumière
j'ai l'infection des mots sur la peau
j'ai les nuits de bamboche de rage blanche
de cheval effrayé par les matins lugubres
je trébuche néons éteints dans les vitrines sales
paquet de chair blessée sur un carré de ciment

depuis trop longtemps
j'ai le corps écarté dans les rues de ma vie

Laissez passer
longtemps déjà que vous portez votre vie en deuil

vos souvenirs râpés craquent dans la mémoire jaunie
vos illusions en reprise meurent sur des avenues
désertes

la peur se lit sur vos faces de bêtes dormantes
l'acte croupit dans vos têtes anonymes crinquées
pour la vie

laissez passer
mes yeux blancs de vieillesse
me guident mieux que vous-mêmes

Tu voudrais que je sois

de mille figures
et facettes infinies

de souplesse fusain
et de soie arc-en-ciel

de source transie
et de feuillage sombre

de neige fluide
et de fureur peinte

de sourire accouchée
et de folie chancelante

de frissons sur les os
et de sexe fleurie

et moi

j'ai mal au creux désespérance

Entre toi et toi

il y a quelquefois
par hasard
moi
au creux d'une journée
où la parole est claire
où se raconte la forme des nuages
poussière dorée
des ombres qui s'allongent sur les tapis de brume
jusqu'au rire dans tes yeux
quand tes doigts agités
dessinent enfin le mot
que ta bouche taisait

et puis
entre toi et toi

il y a aussi quelquefois
tout un pays de mots
qui crient plus fort que nous
à sens unique
et l'écran est arraché
et le carnage rituel recommence
silence figé
sur un regard blanc qui a pris la fuite

entre toi

et toi

J'ai la vie blanche
fine poudrerie sur mes pieds de métal givré

et ta patience sur ma folie
et tes mains sur mes tempes
à distance d'un corps
n'y peuvent rien

Dans un ciel bleu à l'infini
midi éclate
les mains pleines de quelques heures
les seules depuis longtemps
avant
à grignoter doucement

déjà tu es là
tout de suite ta bouche dévore la moitié du temps
tu n'as pas faim
tout à l'heure vous irez au restaurant
tu ne discutes pas
tout à l'heure vous parlerez tant
tu ne supportes pas le silence
c'est le tien qui te pèsera tout à l'heure
tu fumes quelques cigarettes
entre deux cafés
tu racontes ta fin de semaine
tes problèmes de foie le dernier film à la télé
une comédie rien de tel avant d'aller dormir
déjà tu es parti
un livre sous le bras pour ne plus voir
le temps qu'il reste

Fracturé bleu
midi s'est défait
dans mes mains quelques minutes encore
que je grignote doucement

Mes amours traînent les rues
entre deux portes claquées
jour contre jour
pour un billet que je n'aurai qu'après

mes amours traînent les rues

elles arrivent en retard
elles guettent sous les tables
elles espèrent le geste

mes amours traînent les rues

elles s'écrivent sans pronom
ne portent pas de titre
ne s'inscrivent nulle part

à mes dépens
mes amours se font vivre

Entre nos corps
le comptoir la table

nos désirs ne se rejoignent plus
sans doute partiront-ils
sous le même manteau que moi

restera ton corps
un comptoir une table

Dans le lit grouillant
des rêves difficiles
où tu n'existes plus
l'effrayant chemin de mensonges voilés
s'ouvre dans ma chair à jamais rivée
sur des lendemains passés

Quand la culpabilité accoste
à la tendresse
quand le plaisir est triste
à s'oublier le corps
quand ne se trouve plus le temps
de vivre son histoire

on l'étouffe sous les couvertures d'un cahier
on l'écarte entre les feuilles de papier
on l'achève à coups de crayon

et quand on ne sait plus vivre
on ouvre le cahier pour s'assurer
que les mots n'ont pas bougé
ni les temps changé
qu'il y eut une fois
une histoire

En ce pays de chair au sang figé
courent tant de mains tolérées
pour le plaisir solitaire
de chasser la mort
encore une fois

Malgré tous les soleils à venir
rien ne s'efface de certaines nuits
et les souvenirs pourrissent entre les dents
malgré la mémoire qui s'oublie

ce matin
j'ai la naissance difficile

En attendant
l'aiguille piquée sur la peau du coeur
j'écoute
en attendant
la chair écorchée sous l'ongle machinal
je goûte
en attendant
l'écho de mon silence dans la tresse de ma voix
je fixe
en attendant
par-dessus la mort
la vie accouchée
dans la cadence des lunes
en attendant

Quand l'arc-en-ciel sombre
devant trop de gestes anémiques
quand les envies se taisent
déçues d'écouter leur écho
quand la routine s'agrippe aux corps
de jour en jour plus étrangers
quand l'impossible montre sa triste face
de plus en plus familière
quand le temps s'essouffle
derrière les aiguilles
pressées de finir la journée
quand la tendresse s'effarouche
devant les sexes jouisseurs solitaires

Alors
les mots se mettent à mentir
pour masquer la peur
d'écrire
Il sera
une dernière fois

Dans les coulisses d'un temps
qui ne nous convient pas
les soleils brillent et se fanent
les rivières meurent dans des bras inconnus
et les lunes patientent à leur tour trop sages

Sur la scène de carton
qui ne nous convient pas
les pantins mécaniques se présentent fatigués
entre deux monologues repris soir après soir
aux guichets de l'inspiration.

Dans la comédie des verbes
jamais faits chair
s'esclaffant l'amour a pris la fuite
sans complice
car nous sommes seuls ✓
et la pièce continue...

Contre les saisons
morte tant de fois
dans ce tambour vitrine
à force d'être aimée
ma bouche captive
d'un hiver figé
retient le temps blanc
qu'on n'écrira jamais

comment faire.

dis

pour que sous la pression des lèvres
la vitre éclatée
nous cède le printemps libéré
d'une vie à deux temps?

Le temps a perdu ses couleurs
l'heure s'est arrêtée les chevilles fracturées
un instant le vide
mais l'indifférence m'est étrangère

Viens
lèche-moi
et moi
je me laisse faire

tu n'es que l'envers du ciel
qui se soulage
en toi
dépotoir de l'humanité
tu ne seras jamais commencement

avance
avance encore
veux-tu
fais-moi fléchir

l'homme s'est installé en permanence
en toi
tâtant et suçant tes profondeurs
tu te venges
mais de tes flancs crevés coule l'or noir

viens lèche-moi
mais tu as peur
soudain
tu t'arrêtes

immense réceptacle
sans cesse violé
tu te gonfles selon les lunes
et toujours tu avortes
tu ne seras jamais commencement

tu recules déjà
et c'est moi
qui avance

J'ai des yeux de bronze
chauffés à vif
se souvenant du temps
où ils pouvaient
où ils voyaient

mais le soleil s'est levé
un matin
en s'étirant
m'a crevé l'oeil
le droit
mais le soleil s'est couché
une nuit
en s'étirant
m'a crevé l'oeil
l'autre droit

Soleil
j'ai appris à me passer de toi
éphémère
les ténèbres t'attendent
qui m'entourent déjà

En passant dans ma tête
soleil
tu m'as crevé les yeux
les deux

Ce matin

il neige dans mes yeux traversés d'ombre-chair
à fleur de cervelle

de vie déhanchée
inutiles frissons aux accords braques

tombe l'heure noire
des corps éparpillés

en attendant qu'allongent les semaines
j'allume les chandelles
au jour qui avorte

Je sais

tu m'appelles
mais l'oreille est bouche
et la bouche muette

je sais

tu m'attends
mais l'oeil s'est noyé
sans pouvoir un seul geste

alors je rêve

ton corps
les contours de tes hanches
ta peau sur la mienne
dans un fouillis froissé

et les fleurs me reviennent
sur un lit de démence
sueurs et sons se mêlent
se choquent et se basculent

enfin

j'ouvre mon corps
sur le silence

Laisse
un peu de temps encore
et des éclairs d'ombre
qui passent sur ton corps
et des traces de sang
qui restent sur mes yeux
plonger enfin
dans le soleil rare
à la recherche
de longs cris noirs

Laisse
encore un peu
le sombre sur ma hanche,
dévorer ta vie
et maintenant

je me lèche les
os

Trop de fantômes s'élèvent
et saignent à blanc la vie
trop d'images se bousculent
et noircissent mon regard
trop de mots gisent
crevés sur le bord de mes lèvres.

me reste à perdre encore pour mieux jouer
me reste à jouer pour encore mieux me perdre

Haut-le-coeur

des idées sensibles qui en ont mal au corps
d'être immobilisées
qui ne chercheront plus
à toucher la peau qui se dérobe

A quoi bon faire semblant

avec la fourchette ou avec les mains le mouchoir
de papier ou le doigt dans le nez la colère ou
les gestes de crocodile la couche unique ou les
lits séparés plaisirs à crédit ou la misère tout
de suite le grand rire jaune ou l'aveu de la peur
jambes écartées ou debout le sexe en larmes seul
ou devant témoin

quelle importance.

café noir ou au lait tabac français ou cigarettes
américaines un comprimé ou un joint des écrits
pour rêver ou des paroles pour tuer le temps sur
le banc d'église ou dans le jardin hier ou le mois
prochain peut-être moi ou une autre

au fond quelle importance

puisqu'au coeur de la ville
mes lèvres gardent le goût salé de la mer
puisque la jouissance s'exerce dans la solitude
et ressemble à s'y méprendre à la mort

Il n'y a plus de montagne

Emprisonnée
au coeur des légendes décapitées
une cacophonie rouge et terrifiante

l'autre regarde diminuer l'écart entre le ciel et
moi

Il n'y a plus de montagne

Mirage au soleil
des orbites brûlées
d'avoir trop longtemps vu
je n'encadre plus j'oblique
sur la plate-forme liquéfiée
je m'installe

Il n'y a plus de montagne

On ne tue pas le temps
impunément
sans qu'il ne lui vienne
un jour
le goût de se venger

Ils ne rêvent pas
ils passent leur vie
à tuer le temps des autres
assis sur leurs idées
à regarder la parade des gestes rouillés
ils couchent seuls
pour raccoler les désengagés de l'amour
ils brodent le tableau triomphant
des fantômes souvenirs
ils enferment les corps
ils souffrent tant de mains
pour mieux les enchaîner
ils ne savent pas mourir

On croit avancer	on ne fait que s'écarter
on croit voir	on se regarde le nombril
on croit entendre	on ne cesse de s'écouter
on croit au mal	on se découvre coupable
on croit à l'amour	on cherche à posséder
on croit à la vie	on ne sait que la tuer
à force de croire	on finit par se croire

Elle s'ennuyait à en mourir
le jour où elle me tomba dessus
la vie
inutile cadeau que j'hésitais à conserver
mais ses gestes m'avaient mise au monde
une fois pour toutes
j'y crus puisqu'elle m'avait choisie
la vie
mais elle se jouait de moi craignait tous les sens
et refusait de se laisser apprivoiser
une fois pour toutes
décidée à la perdre je cherchai à la gagner
ma vie
mais elle eut peur s'accrocha
trouva des alliés qui la sauvèrent
et elle revint m'habiter
une fois pour toutes
je lui menai la vie dure elle devint mauvaise
la vie
et remit coup sur coup
mes mots allaient lui trancher la gorge
quand elle s'échappa
la vie
pour retrouver l'ennui
mais j'ai eu le temps de l'écrire
avant qu'elle ne me tue
une fois pour toutes

Parler

à s'en pourfendre le coeur
prisonnier d'un corset de radotages

Parler

à s'en baver des bassesses
dans des poses étriquées
pour des vies sur mesure

Parler

de poison sous le miel
de souplesse fétide
de fureur déguisée
de haine maniérée

Parler

et se gagner les faveurs
les revendre chairement
et flatter
flatter tous les sens
et sans se disperser

Parler parler

elles tiennent maison et se racontent toutes seules
les yeux riches de rêves

moi je tiens mon cahier d'enfant
et j'écoute pour mieux me taire
moi je tiens mon crayon forcé
comme une arme blessant les mots
qui défont les cadavres vivants
démaquillent les masques
pour que s'achève le temps
des mues de métal incarnat

moi je parle autrement
pour aiguiser ma vie
à la pointe des gestes

Femme ma soeur
de même ventre et sang pareil
tu m'envahis et me possèdes
moi
qui te porte en moi
sans espoir
d'une époque arc-en-ciel
et cendres dans les yeux

Femme toute femme
surprise et ravie
par la chair fumante
qui embaume
et t'allonge toute prête
sans espoir
de plaisir renaissant
à l'enfance écartée

Soeur ma femme
douleur
de chair douloureuse d'être blessée
de chair déchirée d'être accouchée
de chair neuve et vieille chair
pour l'illusion
et pour le peu

La rage des étiquettes
marquant la peau
comme l'estampille
sur la fesse de la bête
la font
muse de plâtre
tronquée
plantée sur un meuble
ou
sorcière en chômage
derrière sa vitrine

ses gestes
des défauts dans vos yeux
ses propos
des sottises dans vos bouches
ses envies
une façon de la retenir entre vos mains
à sa taille
une chaîne qui s'enlace à vos pieds
et son corps en désir
prisonnier dans l'étau de vos jambes

Moi
depuis quelque temps déjà
j'ai quitté en vous l'abandonnant
ce pantin démonté
que vous nommez Femme

mais je reste
étiquette
sur les costumes des gens
que j'essaie
et que je jette
en me changeant

Pour les lunes sanglantes des femmes
les ventres ronds des petites filles
et toutes ces vieilles qui n'ont jamais pu
conjuguer le verbe jouir

j'ai mal

pour les poupées adorées en cage
celles qui enfantent leur propre détresse
les nourrices de l'éternelle soumission
et toutes les esclaves du trois minutes et demi
des oeufs à la coque

pour les mal aimées les entravées du coeur
les frigides une fois pour toutes
celles qui chassent l'amour à coups de fusil
et toutes les délaissées qui vont crever
dans des mortoirs

mal

pour les oeillères cousues à même la peau des
tempes
pour les morsures d'un soir juste pour rire
qu'elles supportent sous le fard de la honte
et tous ces viols de chaque jour qui les grugent

et j'ai mal à demain

quand les épuisées renoncent
qu'elles se laissent enfermer
qu'elles gobent trois fois par jour
des rêves en capsules
quand toutes ces silencieuses se croient muettes

L'accent cérébral écrase le délire
le discours transpire le cadavre
l'oeil s'imagine donner la vie

dans les limbes

la passion noire étrangle l'immobilité
l'excessif rue de rage
les piquets assomment la censure
les boulets écrasent la sagesse
et les chaînes libèrent leurs victimes
les crocs de la révolte
sautent à la gorge de la raison
l'oeil est rejoint crevé dévoré
enfin
la mort violée

corps démesurés
hurlantes de gestes aveugles
elles s'accouchent
dans la lumière crue

Je ne m'ennuie pas
 pas le temps
 je suis tant et tant à la fois

souris alléchante pour le chat gourmand morceau
 de viande fraîche pour l'assoiffé de chair Elsa
 la louve ou Vénus manchote poupée pour celui qui
 n'a connu comme jouets que les mécanismes de fer

je ne m'ennuie jamais
 pas le temps
 quand je suis

ventre chaud pour le fils délaissé île accueillante
 pour le naufragé de la vie bastion à conquérir
 pour l'agressif noix de coco pour l'enfant qui trop vite fut sevré
 certificat de paternité assurée pour celui que le doute ronge

pourquoi m'ennuierais-je
 quand

je fouette l'amorphe j'excite le blasé je subis
 le machiste je provoque l'anarchiste j'écoute
 l'intellectuel j'inspire le poète je soupire après Roméo
 j'expire dans les bras du candidat au suicide

non je ne m'ennuie pas
je suis

peuple parasite jungle maladie contagieuse ar-
mée musée école monument historique terrain de
jeu attraction bordel magasin général ouvert
vingt-quatre heures sur vingt-quatre

plus que Dieu vraiment
je suis tant et tant à la fois
qu'il faudra me dire
vous
pour que désormais
nous répondions
si nous avons le temps

Je décroche

C'était autant qu'il m'en souviene par un jour gris de novembre entamé Par-dessus les toits le faite d'un arbre incognito sous les huitaines d'oiseaux noirs immobiles à regarder les gens passer dessous En bas le bruit régulier à force d'être irrégulier des maniakenotos

Près de l'arbre anonyme une vieille dame arrêtée accroupie l'air pansu Du haut de mon savoir perché je m'applique à mettre un support signifiant de lettres insignifiées sur les floutées qui bougent de l'autre côté de la vitre brisée C'est pour ça d'ailleurs que mes idées gèlent et que mes doigts bleussent

Près de l'arbre innommable la vieille dame accroupie introduit la main droite dans sa bouche en sort un ratelier clairdensemé qu'elle se met à lécher distraitement

Ozieux est-ce possible Assez pour aujourd'hui je déshabille mes yeux et j'imagine la neige elle ne tombe pas elle fuit elle ne vole pas elle passe ne vous dérangez pas

Peut-être aurais-je dû la suivre mais je n'ai jamais eu l'instinct de neige et ce n'est pas hélas quelque chose qui s'acquiert à mon âge on l'a ou on l'a pas Geler dehors geler dedans autant pas geler du tout

Alors près de l'arbre accroupi j'ai laissé l'innommable dentier une vieille dame à la main et j'ai fait prisonnier mon corps dans ma tête J'ai brûlé mon chat ça sentait mauvais mais ça réchauffait bien

J'ai enfermé l'ennui entre les quatre murs du sombre et de la moisissure et j'ai bu la clé des recueils de records des records de cercueils Puis je suis partie à la recherche d'un corps qui aurait perdu la tête...sur l'herbe rousse

Sur l'herbe rousse

se déchirer à coups de griffes aiguës
et voir le sang perler sur le blanc de la chair
tailladée
contrer l'envers crever la surface lisse de l'oeil
pénétrer l'image
malgré

sur l'herbe rousse

deux filles nues s'amuse à déterrer leurs pieds

passer une vie tout empesé tout structuré tout cal-
culé
de promesses de partages en souvenirs de départs
vertige au coeur d'un sens unique vers cul-de-sac
malgré

sur l'herbe rousse

deux filles nues se lèvent hésitantes
et s'apprennent à marcher
malgré

Ecrire pour rester morte
aux jours insignifiants
écrire pour diviser l'absence
en pages noires
écrire sans espoir
car les désespérées avancent
elles aussi

Je serai toujours sauvage.
à vos yeux d'hommes raisonnables
vos assassinats d'amours limitées
je m'en venge à coups de démesure
vous acceptez les règles
que déjà je les change
car j'aime tous ces jeux
où la vie est un gage
qu'on laisse une nuit
dans mes mains d'enfant fou

Nous ne dormirons jamais ensemble...

N'ayez pas peur
je ne crierai pas
je ne fais que vous tirer ma vie
bien bas
je décroche mes mains
de votre ronde d'enchaînés
et je m'en vais ailleurs

J'ai joué sans tricher
j'ai dénoué mes tresses
et mes mains pour mieux les tendre
et j'ai cessé de sourire en garde-coeur
vous m'avez prise
tranché mon corps
émietté mon temps
déformée ma bouche
vous m'avez séparé de mon souffle
entre vous et moi
je ne sais plus vivre

N'ayez pas peur
je ne crierai pas
ma voix écorchée se supporte mal
quand elle déchire vos visages lisses

entre mes veines de neige rouge
et vos cerveaux éteints
le silence est maître
et les masques s'y frottent

Il faudra bien s'habituer
à vous croiser sans moi
car depuis les soleils blancs
cet hiver en plein midi
je commence à démarcher
et je renoue mes tresses
aux arbres vivants
m'étirant dans leurs bras
pour flatter les étoiles

Je vous laisse
dans l'odeur de chair morte
et je m'en vais ailleurs
vivre

Justement rien n'a changé

l'émission à l'heure prévue
la cafetière à moitié vidée
les étudiants devant leurs feuilles blanches
le client distrait du barbier
le soleil sur le bois du buffet
dans les bureaux c'est la pause syndicale
la voisine étend son linge sur la corde
les chats s'endorment au grenier
le facteur s'arrête devant la maison

Pourtant

ça s'étirole ça s'effiloche
ça refuse obstinément de vivre autrement
et les prétextes fusent
tourbillonnent comme feuilles folles
se plaquent tel un masque sur l'ennui quotidien
mais les feuilles meurent d'habitude aussi
et dévoilent la même scène
où

Rien n'a changé encore

Alors qu'il suffirait de toucher l'axe
pour respirer à d'autres étages
et passer ses nuits au soleil

Au creux d'une défaillance du temps
enfargée suis tombée
si bon c'était
qu'il me peine
de penser
que le temps
si peu
se laisse aller

Avant de ressembler à une figure assassinée
je partirai
à la recherche de ce corps
que j'ai laissé tomber
un soir
au fond de ma gorge brûlante des mots
que je n'ose pas vivre

La lourde chevelure du coussin
se laisse aller
sur les épaules d'un fauteuil
qui tend ses bras

surplombant la fougère étalée
l'araignée veillé dans son coin

marche éclatante de la lumière
possédant tour à tour
couleurs feuillages et figures

et moi l'étrangère en transit
inconnue dans ces lieux qui respirent autrement
j'applique mon corps au rythme syncopé

la caravane approche fascinante
doucement s'installe
et triomphe bientôt de l'insupportable présence

Chaque fois

je m'ouventre
au clair de jour
et chaleurs odorantes
sur ta peau

Quand le blanc aura figé mon cri
jusqu'à ses traces je brûlerai

Complices

dans cette réalité nôtre

d'une clôture trouée à coups de verbes

à chaque trou une blessure

et je crie mes mots

que tu reçois dans ton silence tranquille

tu ne me demandes plus de sourire

quand mes yeux sombrent dans le bleu des tiens

Dans cette solitude nôtre

complices

contre tous ces murs à abattre

à chaque trou la lumière

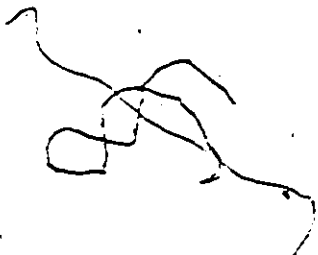
et j'écorche ma vie

que tu veilles dans des gestes tranquilles

tu ne me demandes plus rien

quand de mes mains crevées d'étoiles

tu cueilles le soleil apprivoisé



Liberté contrôlée
loin des cris perdus sous les nappes de détresse

lâchés fous dans la ville
nos pieds dansent par-dessus les lumières
en sourires qui s'étirent au-delà de la nuit

avant que le fil des souvenirs
n'étrangle l'aube chétive
juste le temps de n'en faire
qu'à sa tête dévissée sur son soc de chair

liberté contrôlée
le temps d'entendre ces enfants de papier
qui voleront encore plus haut que nous

Quand j'aurai la tête blanche de mots
moi l'enfolle
quand ma bouche ne suffira plus à sourire
moi l'enfemme à lier
quand m'oublierai à feindre l'ignorance
moi la mystérique objet de paroles
moi la femmétique sujet sans paroles
quand les chiens m'hurleront la mort qui passe

J'effacerai les traces que je porte
haut sur le front
car je n'attends plus qu'on me nomme
pour me bâtir
maison vivante sous la peau qui durcit
j'ouvrirai les doigts criblés d'absences
pour tendre les mains nues
au silence des choses
à l'ivresse de la chair respirant à la chair

Et du presque dit surgira la mémoire interdite
quand mes mots aux poings interrogatifs
appelleront les gestes
sans que personne n'en soit effarouché

A quoi bon vanter le chant de l'oiseau
quand il va mourir dans la gorge d'un chat

mes gestes de naine
devant des géants que je n'atteins pas
ma voix de fille
noyée dans leurs cascades de rires
mes mots qui ne percent pas
les murs qui me retiennent
dans un langage où je n'existe pas
auront un jour
le pouvoir de nier de créer
de dépasser les murs du silence
le pouvoir de crailler
des naissances différentes
le pouvoir de grandir
dans la tendresse consentie

et le chant de l'oiseau vivra ailleurs
que dans la gorge d'un chat

Pas autrement dit

Dans la touffeur des sens
je ne vois que lettres glacées d'avoir tant promis
chaleur

lettres affamées d'avoir trop dévoré
lettres vides d'avoir mal pillé
lettres mortes...

Je les efface pour le dégel de la raison
quitte à subir des pannes de parole
à revêtir par intermittences la cape du silence
Et du dedans et du dehors
du regard et des gestes
j'avance dans le temps
en me bâtissant une langue différente globale
de ma chair j'expulserai tous les objets les attributs
les circonstances de dépendance
sans devenir misandre
je verbaliserai à mon tour
créant chaque fois le mot pour la réalité innommée
Et j'engloberai tout mon corps
pied aveugle
au télescope cervical braqué sur tous les infinis
pour que l'écriture soit les yeux de mes actes

Pour nommer écrire parler agir
il a fallu
noircir remplir salir violer tant
d'espace de silence de papier de corps
avant que les mots se délivrent
de leur existence blanche

Il y eut les corneilles
des écurquils étaient nés dans la gouttière
les plaques vertes grandissaient à vue d'oeil
une vie sucrée courait dans toutes les forêts
plus fort que les gelures
le soleil multipliait les naissances parfumées
les toits pleuraient pour la dernière fois
et les maisons jetaient l'hiver à pleines fenêtres
De l'enfilade lumineuse des jours
s'éjacule un temps nouveau

Rien d'éternel
aucune envie de prolonger
rien qu'un désir
subit
maintenant

entre soleil blanc
et l'écho de la nuit
un arbre s'étire
comme au premier jour

que la terre s'entrouvre
comme draps accueillants
au lieu marqué à la déchirure
de fil d'argent
depuis la transparence
jusqu'aux neiges charnelles

que les herbes soient folles
et la lune témoin

et la tendresse bête
sous les chaudes rondeurs

soudain
et depuis le partage
se découvre

pour qu'au matin
l'oeil
en même temps que
le corps
affranchi

Sur un air ensoleillé
désir fou de neige
je déshabille mes rêves anciens
j'enfile mes jours dans le désordre joyeux
des plaisirs débusqués
je dévergonde l'heure
et les minutes bambochent dans d'autres positions
les coupables se délivrent du mal
l'indifférence court après la haine
l'éternité a la mort aux fesses
métamorphose des coeurs rouillés
une chair neuve sue les amours par tous les pores
et la tendresse durera
jusqu'à ce que vie s'ensuive

Qu'importe si ma bouche refuse
d'être l'écho de la tienne
mon regard suffit
à remplir le silence
entre tes mots

Je ris sur ta peau
que j'avais prise pour la mienne
tout bas
pour ne pas l'effaroucher

Avant de les écrire
je veux vivre tous les mots
les flatter les sentir les malmener aussi
de mes gestes
je veux les crever
faire éclater tous leurs sens
en tuer quelques-uns
en inventer d'autres qui me mettront au monde
après
après seulement
nos amours s'aimeront

Je ne t'écirai jamais de poèmes
çe serait me répéter

Au hasard de tes yeux
de ma voix qui fait peur
sur un pied mal posé
je refais l'univers
en passant par ton corps

Dans le jardin fauve
coulent doucement
des vagues de lumière
elles s'enroulent aux doigts sur la peau
qui labourent des champs de frissons
aux frontières sinueuses

de l'aube blanche de nos corps
jaillissent tous les soleils assassinés

Les mots-pièges nous rejoignent sur l'échiquier
dévorée la reine
le roi s'est rendu
deux fous s'avancent face à face
désordre sous les paupières de mille feux chancelants
l'endroit s'inverse
dans la forêt tissée
nous inventerons la nuit ensoleillée
décuplant la durée
puisque l'heure a quitté le cadran de nos vies
nous restera à naître une dernière fois
avant que nous achève
le temps d'avoir peur

D'abord

il y eut le combat
 où chacun à sa manière
 fièrement drapé
 d'expériences graves
 tissées par les doigts du temps
 fut l'agresseur victime
 de rages impuissantes
 et les têtes rapides
 croisèrent le fer empoisonné
 provoquant des blessures larges
 comme des sourires sanglants

personne n'y fut admis
 que nous deux

mais rien encore n'avait été dit
 alors on fit chacun à sa manière
 un grand ménage
 dans nos têtes remuées

jetés
 les mots mièvres insignifiants les réfrac-
 taires les trop étroits ceux qui sonnent
 creux les décors d'opéra ceux pour diman-
 che à prononcer la bouche propre seulement
 ceux qui puent la vertu

vidés

les mots gardiens de principes aux angles
droits les conspuants des petites gens
les prostitués des sens multiples les é-
ventés d'avoir trop raconté les morts d'u-
sure et les morts-vivants

tués

les mots geoliers de l'avenir
hors d'usage
les parenthèses les guillemets le point fi-
nal

si peu

il en resta si peu

comme les pas du fou de bassan

là-bas sur l'île

s'avancèrent quelques mots au bord des lè-
vres des mots neufs à mille sens parfumés
au désir coloré des mots prêts à s'épar-
piller au vent du large pour s'imprimer sur
des milliers de voiles des mots déracinant
des pleins morceaux de vie qu'on s'échangea

et deux grands trous blancs
creusèrent leur lit
dans nos têtes chamboulées

mais rien encore n'avait été fait
alors nos bouches repues
d'avoir tant annoncé
partirent en forêt
y couchèrent les mots
sous nos corps dégivrés
et chacun à sa manière
écarta le temps
qu'on ne retrouvera jamais

Unis
les fils noirs de nos têtes
en marche
dans le flou de la brume
emmêlant ciel et terre

RESUME

Cette thèse de création comporte deux parties qui rendent compte de manière différente de l'évolution de ma démarche poétique.

La première partie résume, d'un point de vue tout à fait subjectif, les principales étapes de transformation de ma conception de l'écriture. Les réflexions qui la composent découlent d'expériences personnelles, de la coexistence quelquefois difficile de dimensions dichotomiques de mon individualité et de recherches théoriques. Le résultat en est que je ne me satisfais plus du seul regard sur l'écriture et que je tente désormais d'y joindre tous les niveaux de mon être.

Les textes qui forment la deuxième partie, témoignant d'une pratique évolutive de l'écriture poétique, actualisent donc cette conception nouvelle, dernière étape de mon cheminement et provoquent à leur tour d'autres moments réflexifs.

Ce travail ne met certes pas un point final à mes recherches et pratiques. Je continue d'avancer en intégrant davantage les niveaux de conscience les plus irréconciliables à ma pratique de l'écriture poétique.